

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 74 (1945)

Heft: 12

Rubrik: Cours de répétition 1945

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Cours de répétition 1945

La première semaine

Il faisait très chaud en ce soir du lundi 23 juillet où une cinquantaine de pédagogues de la Sarine et de la Gruyère se trouvaient réunis, sur le coup de sept heures, dans le réfectoire du Salésianum aux larges fenêtres, orné de somptueuses plantes vertes. Le premier cours de répétition des instituteurs venait de s'ouvrir. Vague réminiscence des rentrées d'autrefois, combien lointaines déjà, à Hauterive, mais autre était le décor et bien différents les convives. Le directeur, malgré une calvitie pleine d'initiative, était plus jeune que la plupart de ses élèves parfois moustachus, grisonnants ou bedonnants. Le corps professoral était représenté par M. le Directeur de l'Instruction publique. Les cruches, lorgnées dès l'entrée, ne contenaient que de l'eau, comme autrefois.

Ce fut une semaine de lumière. Il y en avait partout. Au dehors elle inondait toute la ville que l'on découvrait des fenêtres de nos chambres et baignait les préalpes gruériennes et singinoises qui, de loin, nous adressait une discrète invitation aux courses de montagnes. De la lumière, il y en avait dans cette accueillante maison, et dans les cœurs, à profusion.

Ce fut une semaine de joie : toutes les amitiés, vieilles parfois de plusieurs lustres, secouant la poussière des années et de l'éloignement, se retrouvaient aussi jeunes et vibrantes qu'autrefois.

Ce fut une semaine de travail, de travail intense et profitable malgré parfois les insidieuses invites au sommeil d'une chaleur tropicale. Les conférenciers montrèrent autant de zèle que de science et les maîtres prouvèrent qu'ils savent aussi donner l'exemple et redevenir des écoliers appliqués et dociles. Travail profitable, ambiance de camaraderie, de simplicité dans le travail où chacun, après les conférences, exprimait son opinion et faisait part des expériences heureuses ou malheureuses de sa carrière.

Nous avons retrouvé là notre grand chef, M. le Directeur de l'Instruction publique, qui s'astreignit à assister à toutes les séances. Et ce n'était pour lui qu'un début puisque, par la suite, il fit le même honneur à tous nos collègues. Par ses idées larges et justes, par la façon dont il conçoit le travail de l'instituteur, par sa justice de juriste, par la confiance qu'il témoigne au corps enseignant, M. le conseiller d'Etat Piller s'est assuré le dévouement des instituteurs. La confiance qu'il nous a témoignée au cours de ces journées est le gage le plus certain d'une fructueuse collaboration pour le plus grand bien de l'école primaire.

Enfin, nous avons rencontré, au cours de cette semaine, des conférenciers éminents, tous animés d'un seul désir : travailler pour le bien de l'école et par elle au bien du canton. Nous avons fait ample moisson d'idées nouvelles, nous avons rafraîchi nos anciennes connaissances, vérifié l'exactitude ou corrigé nos procédés ; ce fut une porte ouverte un peu sur le monde de la pédagogie que malgré tout notre zèle nous ne pouvons explorer comme il conviendrait de le faire.

Nous nous bornerons à remercier tous ceux qui se sont dépensés à notre service : M. le Directeur de l'Instruction publique, dont les exposés furent empreints de tant de sincérité et de profondeur, M. le directeur Pfulg, qui aime notre école, notre canton et ses beautés et s'est ingénié à nous les faire aimer,

et ce lui était chose aisée. MM. les chanoines Emmenegger et Bovet, M^{lle} Dupraz, professeur à l'Université, M^{lles} Pilloud et Rio, qui montrent tant de cœur dans leur enseignement, M. Overney qui pouvait, en pleine connaissance de cause, nous parler grammaire, lecture et rédaction à l'école primaire, et M. Vonlanthen, dont les vues personnelles créèrent quelques remous dans l'auditoire.

Ces journées nous ont laissé un lumineux souvenir. Elles ont été pour nous un réconfort, un encouragement, une détente, une occasion de se revoir, de parler de problèmes qui nous tiennent à cœur, peut-être de se remettre sur la forme. Ceux qui y ont contribué ont droit à toute notre reconnaissance, elle leur est largement acquise.

ALOYS BRODARD.

La deuxième semaine

Environ 70 instituteurs de la Glâne, de la Veveyse et de la Broye commençaient, lundi 30 juillet, un cours de répétition pédagogique au Salésianum, à Fribourg. Et ce fut touchant de voir le vieux praticien, riche d'expériences, fraterniser avec le jeune débutant, ses beaux cheveux en bataille et ses belles illusions. Que cette remarque ne blesse personne, car des illusions, nous nous en faisons tous, à tout âge, et c'est fort heureux.

Et d'emblée, dès le premier soir, nous fûmes replongés dans cette vie d'internat. Mais pas de règlement tracassier, pas de coups de sonnette impératifs pour des hommes qui sont sensés savoir se conduire eux-mêmes. « Nous nous retrouvions tous au râtelier — me disait d'une façon si pittoresque un collègue — pour la nourriture du corps, et à la salle des conférences pour celle de l'esprit. » En l'occurrence, le « râtelier » était, spacieux et clair, le réfectoire du Salésianum : de larges baies vitrées, des plantes vertes gigantesques et, au mur, la magnifique tête de Mgr Beck dont l'esprit semble planer dans toute cette maison qui fut son œuvre. Et que nous, éducateurs des petits, fûmes reçus si cordialement dans cette maison du grand sociologue, éducateur des grands, je ne puis m'empêcher de voir là un symbole dont étaient certainement conscients les organisateurs des cours de répétition 1945.

Les conférences étaient entrecoupées de récréations où, par petits groupes, ces doctes pensionnaires s'en allaient par les chemins ombreux du parc se livrant aux jeux... de l'esprit. Conversations animées où, comme il se doit en toute bonne démocratie, la critique se mêlait à l'admiration. L'une tempère l'autre, et c'est bien ainsi. Car je suis persuadé que Mesdames les conférencières et Messieurs les conférenciers ne se font aucune illusion. Leur auditoire est... un parterre, varié infiniment : les vieux, les jeunes, les mi-vieux, les mi-jeunes, les emballés, les sceptiques, les idéalistes, les positivistes, les pacifiques, les batailleurs, les apiculteurs, les musiciens, les poètes, les célibataires, etc. Et il faut compter avec la « diffusion psychique inter-personnelle » qui peut rendre non objectif le jugement porté sur telle opinion, émise par tel conférencier. Mais pas d'exclusivisme, en pédagogie moins qu'ailleurs. C'est ce qu'ont compris les participants au cours de répétition 1945, qui ont fait preuve, dans leur jugement, d'un éclectisme de bon aloi.

Notre reconnaissance va

à M. Piller, Directeur de l'Instruction publique, l'initiateur de ces cours

bienfaisants et qui veut bien assister à toutes les conférences pour être au milieu de ceux qu'il appelle ses collaborateurs ;

à M. l'abbé Pfulg, Directeur de l'École normale, qui préside avec compréhension et bonté aux destinées de la Société fribourgeoise d'Éducation ; qui a su nous démontrer l'importance des diverses branches du programme ; qui s'est révélé un cicerone souriant et éclairé pour nous initier aux beautés du Musée d'art et d'histoire et des églises de Fribourg ;

à M. l'abbé Emmenegger, Supérieur du Grand Séminaire, qui nous a montré avec force et persuasion comment Notre-Seigneur Jésus-Christ doit prendre la place prépondérante dans l'enseignement de l'histoire sainte ;

à M. le chanoine Bovet qui nous a régalés pendant deux heures des exécutions de ses Pinsons aux voix de rossignols, tout en nous dispensant, pour notre plus grande joie, son large et inaltérable sourire ;

à M^{lle} Laure Dupraz, professeur à l'Université, qui nous a introduits dans les arcanes de la diffusion psychique, pour nous en faire saisir et les avantages et les dangers, et qui a traité du problème si complexe du sentiment d'infériorité ;

à M^{lle} Pilloud, professeur, qui s'est appliquée à nous démontrer l'avantage de l'emploi des fiches dans l'enseignement ;

à M^{lle} Rio, professeur, qui nous a exposé sa méthode d'enseignement du dessin en faisant surgir au tableau, comme par enchantement, des croquis d'animaux et de personnages des plus évocateurs et qui, plus est, a fait défiler devant nos yeux les résultats de son enseignement ;

à M. Overney, professeur à l'École normale, qui nous a dit, avec la compétence qu'on lui connaît et sa fougue coutumière, sa manière de concevoir l'enseignement du français et de l'histoire ;

à M. Vonlanthen, professeur à l'École normale, qui nous fit d'intéressantes suggestions sur l'enseignement de l'arithmétique et des sciences naturelles à l'école primaire ;

aux écoles de la ville et à leurs maîtres, qui ont eu l'heureuse idée d'organiser à notre intention une exposition, on ne peut plus riche et instructive, de leurs travaux scolaires ;

à M. Karth, instituteur à Fruence, qui s'est fait l'interprète de tous pour dire notre reconnaissance à M. le Directeur de l'Instruction publique et aux organisateurs du cours ;

à M. Maillard, inspecteur scolaire, qui a présidé le cours avec son habileté bien connue ;

à la Direction du Salésianum et à son personnel qui ont bien voulu mettre à notre disposition leur maison et leurs bras pour notre plus grand enrichissement.

Oui, nous nous sommes enrichis à Fribourg, du 30 juillet au 4 août. Et d'une conférence dont nous n'aurions pas su, de prime abord, tirer grand profit, pour nos besoins personnels et ceux de nos élèves, pensons avec Rilke que « nous n'avons pas été assez poète pour appeler à nous toutes ses richesses ».

« Il faut que nous nous rendions compte que notre tâche est très difficile, parce que nous faisons une école chrétienne », nous disait, au début du cours, M. le Directeur de l'Instruction publique. Mais « nous reprendrons la bataille avec des armes nouvelles » — selon l'expression de notre distingué major de table, M. Georges Chassot — et « nous tâcherons de faire de notre vie un chef-d'œuvre ».

LOUIS PICHONNAZ.

La troisième semaine

... Ils ont abandonné leur foyer, la classe ou les délasséments, ceux de la plaine comme ceux de la montagne, ceux des villes comme ceux des villages, ils ont tous répondu à l'appel lancé par la Société d'Education. Par groupes imposants, se relayant à intervalles réguliers, les instituteurs du pays de Fribourg ont participé, durant l'été, à un cours de perfectionnement d'une semaine.

La relève est aujourd'hui terminée...

* * *

Collègue, mon ami, qui eus l'insigne privilège de vivre dans une atmosphère de paix, de recueillement, des heures fécondes et ensoleillées, laisse là pour quelques instants ta besogne ! Suis-moi ! Evoquons ensemble — nous en éprouverons peut-être de discrètes joies — le pittoresque de ces semaines d'étude ! Sans plus attendre, allons à la cueillette des souvenirs !

As-tu déjà oublié l'ambiance fiévreuse des préparatifs, celle qui précède habituellement les grands départs — ne fallait-il pas constituer sa provision de draps de lit, de coupons de repas et de bonne humeur ? — les péripéties d'un voyage interminable, un tantinet cafardeux, dans un wagon surchauffé, dans un autobus plein à craquer, ou cette course à bicyclette, effrénée, enivrante, sur les routes goudronnées de la campagne fribourgeoise ?

As-tu déjà oublié l'arrivée au chef-lieu, les collègues échangeant, avec leurs premières impressions, de cordiales poignées de mains, s'interrogeant, se groupant et se regroupant pour s'acheminer ensuite vers le quartier du Gambach ? Rappelle-toi l'accueil chaleureux, souriant, empressé sous le porche du Convict Salésianum ? Et cette « prise de cantonnements », n'avait-elle pas son cachet ? Je te vois déambulant dans les corridors, escaladant les étages la valise à la main, quelque peu inquiet, en tout cas essoufflé, en quête d'une cellule ! En esquissant un petit air de dépit, n'as-tu pas murmuré : « Mais où sont les bruyants et peu reposants dortoirs d'antan ? »

As-tu déjà oublié la sympathique et chaude atmosphère de ces repas en commun dans ce lumineux réfectoire, où, dans le brouhaha des conversations, fusaient les rires, où parfois les propos enjoués révérencieusement cédaient le pas aux graves discussions d'ordre philosophique ?

Rappelle-toi aussi ces promenades reposantes dans les allées du parc, cette enrichissante excursion au travers du vieux Fribourg, en compagnie d'un cicerone aussi complaisant qu'averti, cette séance récréative à l'Ecole normale, au cours de laquelle un fin diseur nous déclama délicieusement contes et poèmes d'auteurs choisis ? Et la fraternelle agape qui s'ensuivit ? Il n'est pas jusqu'à cette séance de cinéma qui te fut offerte et dont tu n'aies joui ?

... Et maintenant que tu es retourné à ton poste, en ton village, en ta cité, que tu es à nouveau rivé à ton labeur journalier, dis-moi si tu ne prends pas un plaisir extrême à revivre en imagination ces heures de détente, de délassément, qui furent d'authentiques occasions de culture. Sonne à ton tour le rappel des souvenirs qui déjà s'estompent et laisse-toi prendre au charme de leur captivante évocation...

* * *

Dégageons aussi les impressions que nous ont laissées ces journées pédagogiques ! Dès l'instant où tu fus introduit dans cette avenante demeure où

l'étude et la prière se confondent, tu abandonnas aussitôt le fardeau de tes soucis matériels, de tes préoccupations de tous ordres, le boulet des contrariétés, des incompréhensions, de tes rancœurs peut-être. Le laboureur, rentrant des champs à l'heure de midi pour reprendre vigueur et forces, ne secoue-t-il pas, sur le seuil de la porte, la glèbe lourde et humide qui adhère à ses chaussures ? Afin que tu puisses profiter largement, jouir intensément des nourritures intellectuelles qui t'allaient être offertes, ne fallait-il pas que tu te délestes, que tu libères ta personne de préoccupations parasites, que tu réalises le vide en toi, autour de toi ? Nous sommes pleins de choses qui nous jettent au dehors, disait Pascal. Le moment propice, l'occasion favorable te fut donnée, avant que de poursuivre ta route, d'atteindre une nouvelle étape, de bénéficier des incontestables bienfaits d'une halte. Tu eus le privilège de te replier sur toi-même, de te réfugier pour quelques heures dans le silence pour mieux écouter ta conscience, pour mieux t'accrocher à ton idéal, pour mieux comprendre et réaliser ta vie. Qu'il le veuille ou non, l'homme, s'il ne prend garde au danger qui le guette, est entraîné dans le tourbillon d'une vie extérieure trépidante où s'étourdit son âme. Il est happé au passage et son existence, sans unité, morcelée, hâchée, n'est en définitive que juxtaposition de tâches parasites, bigarrure d'activités disparates. Ou bien, la torpeur, l'indifférence, ce sommeil du cœur, s'emparent de lui, l'enserrent mollement, l'assoupissent dans une coupable inaction. L'instituteur, qui doit rester jeune puisqu'il est appelé à vivre parmi les jeunes, doit être un entraîneur de volontés, un éveilléur d'intelligences, un chercheur toujours insatisfait, inquiet, en quête de vérités.

C'est pourquoi tu suivis attentivement, tu goûtas avidement ces substantielles causeries sur l'Ecole chrétienne d'aujourd'hui, sur sa raison d'être, ses moyens, ses fins. Tu fis, sous l'égide de chefs clairvoyants, de féconds tours d'horizon pour saisir encore mieux les lignes déterminantes, les constantes de notre pédagogie fribourgeoise. Tu retrouvais la foi en ta mission d'éducateur.

N'as-tu pas éprouvé aussi une légitime fierté à revivre cette tranche d'histoire, cette époque des grandes réalisations qui fit et fait encore le renom du pays de Fribourg ? Tu as mieux compris la noble mission qui lui est dévolue et à laquelle il ne faillira pas.

Il faut gagner d'abord la bataille des idées si l'on veut être vainqueur sur le champ de bataille de la vie, dans l'enclenche scolaire comme ailleurs. La tâche de l'éducateur ne s'accommode point de recettes définitives, absolues. Il faut constamment reviser ses points de vue, ses méthodes, ses procédés ; il faut évoluer avec ceux qui évoluent. D'où la nécessité de ne point boudier son époque, de lui prendre tout ce qu'elle a de bon, de conserver partout et toujours un regard neuf devant les problèmes, les réalités. Tu as apprécié les thèmes pédagogiques qui te furent développés, les solutions suggérées. Des maîtres, dont tu as reconnu la compétence, l'enthousiasme, t'ont fait participer aux fruits de leurs constantes recherches. En les écoutant, ne t'est-il pas venu à l'esprit la pensée de Franc-Nohain : « La première des vocations est la vocation du travail, de l'effort. » As-tu accepté peut-être avec un scepticisme à peine dissimulé telle ou telle suggestion originale, hardie qui ne cadrerait pas avec ta manière de faire, qui bousculait d'emblée quelque chère habitude ? Ne sois pas trop prompt à la rejeter. Confronte ces conceptions, note les points de friction, les points de choc. C'est par là que l'intelligence est accessible aux idées nouvelles, où il y

a sûrement un grain de vérité dont elle puisse se nourrir. Tradition n'est pas synonyme d'inertie. Il ne faut pas craindre de disloquer des cadres factices — et Dieu sait si la pédagogie en a — dans lesquels on prétend insérer le réel. Ainsi ton intelligence s'ouvre, s'affine et ton aptitude professionnelle s'assouplit, acquiert aisance et sûreté.

Par ailleurs, notre action pédagogique n'est efficiente que si elle est conduite avec beaucoup de psychologie. Tu travailles journalièrement sur la matière la plus précieuse, la plus malléable, mais aussi la plus méconnue qui soit : l'enfant, l'adolescent. Tu t'armes constamment de patience, cette seconde bravoure plus méritoire sinon plus grande que la première. Mais ne te rends-tu pas compte (les exposés de psychologie appliquée t'en ont donné la preuve) que la connaissance de quelques lois primordiales facilite grandement notre tâche, participe à l'économie de nos forces, diminue les possibilités de conflits, supprime les fausses manœuvres, les erreurs de tactique si préjudiciables à la formation des caractères, assure le succès de notre action, renforce notre position d'éducateur quotidiennement aux prises avec ce « petit d'homme ondoyant et divers », cet apprenti de la vie.

Et que dire de ces discussions qui, en manière de corollaires, faisaient suite aux causeries, sinon qu'elles furent toutes instructives, fécondes. N'as-tu pas enregistré avec intérêt les réactions multiples de tes collègues, réactions sympathiques, spontanées, parfois vives, toujours sincères, de praticiens qui, tout au long de l'année, analysent, confrontent, expérimentent ? La vérité sur le plan pédagogique pas plus qu'ailleurs ne vient à nous ; elle est une conquête. Elle s'acquiert au prix d'une lutte incessante. Et la lutte n'est-elle pas le signe, la condition de la vie ? D'autre part, n'avons-nous pas à éviter la mort par asphyxie sous le fatras des idées toutes faites, de formules incomprises, de systèmes inassimilés. Les discussions dont tu as été peut-être l'animateur ont eu ce précieux avantage, outre celui de te révéler la complexité des problèmes psychologiques, pédagogiques, de te contraindre à reviser ton bagage intime de pensées, d'opérer l'indispensable tri, de clarifier certains concepts, de faire tomber quelques préventions.

Sur le plan des réalisations, tu as acquis la conviction qu'une élite se dépense sans compter pour doter un jour l'école fribourgeoise de manuels pédagogiquement bien conçus. La création de tels instruments de travail ne peut être l'œuvre d'un seul, ni d'un jour. C'est pourquoi tes maîtres t'ont fait confiance, ont sollicité ta collaboration, demandé que tu apportes ta pierre à l'édifice projeté. A l'œuvre donc !

Et pour conclure ? Tu as ouï sans doute quelques réflexions sur l'inopportunité de ces cours de perfectionnement. La pratique de l'enseignement, t'a-t-on insinué, le problème de l'éducation ne souffrent pas d'uniformisation, de codification et la personnalité du maître s'accommode encore moins de cadres gênants, de lisières. Un psychologue suisse, M. A. Carrard, professeur à l'École polytechnique fédérale, organisateur depuis deux ans de plus de 35 cours de cadres destinés « à développer la personnalité des chefs de tous grades », émet le vœu (cf. *Formation de la personne*) qu'à leur tour les administrations publiques, les écoles emboîtent le pas. Le souhait formulé avec insistance par le psychologue de Zurich est déjà, pour le corps enseignant fribourgeois, une réalité ancienne. La Direction de l'Instruction publique et le comité de la Société d'Education

qui ont pris l'initiative et la responsabilité de l'organisation des cours de répétition 1945 peuvent être, une fois de plus, chaleureusement félicités et remerciés.

Mais toi, le participant privilégié et convaincu de ces semaines pédagogiques, doutes-tu du résultat de ces journées d'étude ? Sans conteste, le bilan solde par un bénéfice appréciable. Tu as repris conscience de ta mission d'éducateur chrétien et fribourgeois, de celle qui est impartie au peuple de Fribourg. Tu as senti se rallumer ton ardeur, tes enthousiasmes. Si la lumière n'a pu être projetée sur tous les problèmes qui t'intriguent, si les solutions apportées à quelques-uns d'entre eux n'ont pu te satisfaire pleinement, tu es retourné cependant à ton labeur plus confiant, plus fort parce que conscient de la solidarité d'une élite qui communité en un même idéal de foi et d'amour. MAX DUCARROZ.

Estavayer, la jolie ville !

Certain lundi, le petit train « peinant, soufflant, cahin-caha », déverse dans une gare broyarde les institutrices de nos villes et de nos villages.

Estavayer, la jolie ville, les a reconnues à un « je ne sais quoi » dans l'allure et sur la mine !

Des échos soudains, inattendus, retentissent : éclats de voix et gais propos, exclamations et rires, toutes les marques de la meilleure entente.

Estavayer, la jolie ville, derrière ses centaines de petites portes, écoute monter la gaité et la joie...

Les rues sont envahies. Les voiles sombres des religieuses fraternisent avec les coiffures des « demoiselles » et les aériennes cornettes de ... buvard.

Estavayer, la jolie ville, de toutes ses petites fenêtres, regarde.

Pendant cinq jours, l'accueillant pensionnat, les longs couloirs, les allées du parc, jusqu'à l'honnête et brave cloche de l'entrée, n'ont plus ni paix ni repos. Dans la salle des conférences, on travaille dur, l'enthousiasme règne ; des têtes approuvent, des crayons courent, des yeux suivent dans le vague le cours d'une pensée.

Puis s'ouvre l'heure des discussions : on défend une opinion, on écoute, on observe, on éclaircit un doute et on laisse les autorités sourire !

Le dernier soir, en une clôture joyeuse, les religieuses montrent qu'elles savent encore faire des rondes et les demoiselles jouer aux petites filles.

Estavayer, la jolie ville, regarde, sourit, applaudit à cette éternelle jeunesse.

Certain samedi, le petit train « peinant, soufflant, cahin-caha », ramène vers les villes et les villages du canton les institutrices, de la joie, de l'enthousiasme plein le cœur, riches d'un élan tout neuf, au service de Fribourg et de sa mission dont elles ont compris mieux encore la véritable grandeur. ANNE-MARIE ROGGO.